

Éditorial

Arash Mohtashami-Maali

Numéro 127, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mohtashami-Maali, A. (2005). Éditorial. *Liaison*, (127), 3–4.

Éditorial



LA SOLIDARITÉ ! Le milieu littéraire et artistique de l'Ontario français a changé depuis ses débuts, il y a trente ans : depuis CANO, les premiers jours des Éditions Prise de parole, les premiers numéros de la revue *Liaison*. Avec la nouvelle génération d'artistes et d'écrivains ontariens, l'époque des *anciens combattants* arrive-t-elle à son terme ? La nouvelle génération laisse-t-elle tomber l'ancienne ? À mon avis, la situation est encore pire que ce que nous croyons. L'indifférence n'est-elle pas la sœur aînée de l'assimilation ?

Le discours a changé, le contenu des œuvres a changé, l'apparence des œuvres artistiques et littéraires a connu une nette amélioration. Et tout cela, grâce à un certain professionnalisme que les anciens ont acquis après trente ans d'expérience.

Mais, par ailleurs, au fil du temps, avec le développement des différentes industries culturelles et artistiques, les écarts se sont creusés entre les gens, entre les artistes. Chaque domaine de l'art a identifié ses priorités, ses revendications, ignorant de plus en plus les autres domaines, se retrouvant parfois en compétition avec les alliés d'hier. Par exemple, le milieu théâtral qui a réussi, grâce à un travail acharné, à une lutte sans merci et, surtout, à l'excellence de ses intervenants (dramaturges, metteurs en scène, acteurs et actrices, etc.), à atteindre une renommée nationale voire internationale, se voit aujourd'hui en danger de perdre ses ressources financières face à

la montée d'autres domaines artistiques. Les causes ? Les ressources sont limitées. Le gouvernement fédéral qui ne consacre qu'une infime partie de son budget aux arts, ne prévoit qu'une somme extrêmement mince au développement des infrastructures artistiques et culturelles dans les milieux minoritaires. En quelques mots, l'investissement fédéral dans notre société ne suit pas l'évolution des artistes et des organismes.

On nous demande l'excellence, on nous demande des résultats, on nous demande de faire concurrence aux industries qui évoluent dans les grandes métropoles avec un public établi et on oublie que chez nous, il est cent fois plus difficile d'atteindre un public toujours dispersé, toujours menacé d'assimilation. Et puis, on oublie que personne n'investit dans nos organismes de façon significative. Quelqu'un doit dire à nos politiciens, spécialement à monsieur Harper, que l'industrie privée n'investit pas dans les arts minoritaires, que nous sommes dépendants du peu que nous recevons de nos gouvernements et que si on veut nous voir jouer dans la cour des grands, il faut nous donner les moyens des grands.

Ainsi, lorsque les Éditions L'Interligne reçoit 10 000 \$ du ministère du Patrimoine canadien, le Conseil des Arts du Canada, par un calcul ingénieux, coupe à peu près un quart de la somme provenant de Patrimoine canadien. Ainsi, notre maison d'édition, comme toutes les petites maisons d'édition, tous les trois ou quatre ans, fait une

demande à Patrimoine canadien pour rien... Ce procédé, qui semble être mis sur pied pour les grandes maisons d'édition canadiennes qui reçoivent des sommes énormes (plus de 500 000 \$) du ministère du Patrimoine, est appliqué sans merci à toutes les maisons. En fait, en examinant les subventions, on se rend compte qu'elles sont toutes établies pour que les organismes considérés comme majeurs (et surtout avec un poids politique majeur) soient admissibles au maximum des subventions et que les petits aient juste de quoi manger.

Ces dernières années, nous avons vu des organismes de l'Ontario français changer de fond en comble, s'améliorer, se professionnaliser. Certains ont connu des restructurations importantes suite à de longues études. Les résultats ont été concrets. Les produits artistiques se sont révélés de qualité nettement supérieure et, malgré cela, les subventions qu'on appelle d'excellence n'ont pas suivi cette évolution. Pour donner un exemple encore plus concret et sans vouloir défendre seulement notre propre cause, il suffit de parler de la revue *Liaison*. Aussi controversée qu'elle soit, tout le monde s'est rendu compte que depuis notre restructuration, nous avons changé considérablement la revue. Elle est plus critique, sa facture est belle et certains sont allés jusqu'à dire qu'elle est la plus belle revue au Canada. Bon, je veux bien croire qu'un sentiment patriotique pousse certains à exagérer les compliments, mais une réalité est indéniable : la revue est belle, elle a changé de face, elle a changé de contenu (merci à toute l'équipe !). Sa structure est solide, son fonctionnement démocratique. Et pourtant, aucune subvention supplémentaire n'a suivi ces changements. J'ai l'impression que même si certaines revues publiaient des numéros blancs et vides, elles continueraient à recevoir les mêmes réponses. Est-ce que cela signifie que nous ne sommes pas reconnus par nos pairs dans les jurys des conseils des arts ? Pourtant, ils nous écrivent tous les jours pour nous féliciter de notre travail. Non, je pense plutôt que chaque jury décide d'abord combien il faut donner aux grands magazines (ou considérés comme tels) et puis, on jette les miettes aux autres. Oh, pardon, on juge de l'excellence des revues restantes et on partage l'argent. Mais comme souvent les budgets demeurent les mêmes, les montants accordés ne changent pas d'une année à l'autre. Autrement dit, on nous envoie le message suivant : ne faites pas trop d'efforts, car nous ne les verrons pas, nous ne les récompenserons pas, nous nous moquerons de vos efforts. Par contre, si vous voulez améliorer votre situation, commencez par avoir un poids politique, exercez des pressions.

Ce sont dans ces conditions que nous avons réussi à améliorer la qualité de la revue. Toute l'équipe se dit tou-

jours : on travaille pour les Ontariens, pour nos lecteurs et non pas pour les subventions... Il n'en reste pas moins que, si nous pouvions augmenter notre budget, nous pourrions augmenter la visibilité de la revue, améliorer encore sa qualité, mieux payer nos collaborateurs, faire une plus grande promotion des arts en Ontario ou apporter des critiques encore plus poussées. Mais chaque année, on attend l'année suivante. Et pourtant...

Et pourquoi parlais-je de la solidarité au début de ce texte ? La réponse est simple. Si dans ce milieu changeant, dans cette grande évolution que nous connaissons actuellement où les artistes se disent apolitiques, et qui refusent les « causes », on réussissait à se rassembler d'une manière ou d'une autre pour former un groupe uni, on arriverait peut-être à se faire entendre. Aujourd'hui, en juin 2005, aucun organisme ontarien n'est là pour défendre l'ensemble des artistes. Chacun se bat dans son coin pour son morceau de pain, nous sommes divisés et d'autres règnent. L'Alliance culturelle de l'Ontario, organisme qui, au départ, devait remplir ce rôle, agonise par manque d'intérêt, manque de temps, manque de motivation.

C'est en pensant à tout cela que j'ai peur parfois. Si les artistes continuent à laisser tomber la « cause », qui demain défendra nos arts ? Personne ne demande aux artistes de chanter des chansons engagées ou d'écrire des manifestes ou un manuel de lutte minoritaire, mais il me semble que créer une alliance, un regroupement, une VOIX unique et efficace, nous donnant un vrai poids social et politique ne doit pas obligatoirement passer par l'insertion dans la littérature ou la chanson de traités politiques ou de revendications.

C'est pourquoi j'invite les jeunes et les moins jeunes à être attentifs lorsqu'ils parlent du refus de la « cause ». N'oubliez pas qu'elle n'est jamais gagnée. Elle a changé et nous devons changer avec elle. L'engagement est un investissement qui dépasse la simple prise de parole ; il a besoin du rassemblement de plusieurs personnes, d'un investissement inconditionnel de temps et d'énergie. ■

André Montminy